

de la maison de Caïphe ; il a appuyé ses lèvres sur la colonne de la flagellation ; devant la maison de Véronique, il a dit des paroles de louange, et il est allé jeter des pierres sur le seuil de la mesure où se cachent, honteux, les parents de Judas le traître. Au sommet du Golgotha, son cœur plein de chagrin s'est épanché en sanglots silencieux, en larmes brûlantes :

— Maître, grâce à toi je vis !... et tu es enseveli dans le froid de la mort !...

Il a fallu que Naâb et sa fille l'arrachent à ce lieu terrible et désolé.

Dans la ville, l'émotion causée par le supplice du Nazaréen n'est pas calmée encore. Le bruit court qu'il est ressuscité selon ce qu'il avait dit. Les pharisiens proclament bien haut que c'est un mensonge et que le prétendu fils de Iavêh dort toujours dans sa tombe scellée. Chez Pontius Pilatus règnent le désordre et le trouble ; un mage réputé a été appelé au chevet de l'épouse du Romain : depuis la mort du Juste, cette femme est tourmentée de visions effroyables. Parmi le peuple, on prétend que des prodiges ont été constatés dans toute la Judée. Une appréhension, une morne terreur s'insinuent peu à peu au cœur des hommes... La terre attend on ne sait quoi de surnaturel.

Selemnôr indifférent à tout, porte au fond de son âme le deuil du Maître qu'il a perdu. Un seul sentiment humain surnage dans le flot de douleur qui a ravagé tout le reste : la grâce tendre de Iouditta est entrée, souriante image, parmi ce désarroi cruel. Au milieu des soupirs, des regrets, des déchirements et des larmes, il est bien vrai que l'amour est comme une rose sur une tombe. Celui-ci fleurit avec la même mélancolie ; mais sa force est celle des rejetons d'olivier jaillissant, droits et verts, au pied d'un vieil arbre mort.

Dans le jardin de Naâb, par un soir frais où l'odeur des menthes annihilait presque celle des thérébinthes, Selemnôr, le ressuscité de Naïm, s'est fiancé à la fille de l'hôtelier. Et Naâb les a bénis avec tendresse, appelant sur eux les bénédictions d'Iavâh et de Jésus. Puis le vieillard a vite regagné le fondouk bruyant, la salle des hôtes pleine de voyageurs, la cuisine chaude... il ne peut guère abandonner son labeur : le pain quotidien en dépend.

Les deux jeunes êtres sont restés seuls, assis sur les pierres moussues. La grenouille aux yeux

d'or qui habite dans la source est venue au bord, parmi les cressons, et les regarde, inquiète, n'osant bouger.

— Je me demande, dit tout à coup dans le doux silence la voix grave de Selemnôr, je me demande dans quel but le Rabbi m'a donné la vie. Qu'y avait-il ce jour-là au fond de sa pensée ?... A-t-il voulu manifester sa bonté ou sa puissance ?... Voulait-il faire éclater sa divinité aux yeux des pharisiens, ou simplement consoler ma mère ?...

— Il ne faut pas chercher... murmura Iouditta... il ne faut pas approfondir les desseins de Dieu !...

Le ressuscité pressa son front entre ses deux mains fiévreuses, et poursuivit :

— Le jour où j'arrivai à Hiéroussalaïm, le jour où tu m'as rencontré, Iouditta, sous le porche du caravansérail de ton père, j'étais venu précisément pour interroger le Rabbi. Je voulais me prosterner à ses pieds et lui dire : "Maître, la mère dont j'étais la joie s'est endormie à son tour dans la paix du Seigneur. Me voici seul en ce monde. Que dois-je faire du don ineffable que tu m'as octroyé !"

Iouditta écoutait, la tête baissée, tordant entre ses doigts le pan flottant de son voile aux odeurs de jardin.

— Voilà ce que je voulais dire au Messie. Comprends-tu ma douleur, mon effroi, lorsque j'ai su que la croix avait été dressée pour lui et que les pharisiens avaient triomphé ?...

— O Selemnôr, ô mon bien-aimé, gémit la jeune fille, ne te tourmente plus de ces choses ! Le Maître qui sait tout connaissait Iouditta lorsqu'il t'a rendu la vie. Et dans sa sagesse infinie il pensait déjà que nos deux cœurs unis n'en feraient qu'un pour l'aimer un jour !... Ne cherche pas d'autre raison, va, ne cherche pas. Pense seulement que je suis là près de toi et que je suis ta fiancée, et que ta fiancée est triste de te voir soucieux... Pense à ta maison de Naïm où tu m'emmèneras bientôt, et dis-moi, dis-moi encore le puits enguirlandé de jasmins, le seuil que garde un chien de bronze, le toit couvert de treilles vertes et le jardin trois fois grand comme celui-ci...

Elle l'entraînait. Ils se mirent à marcher par les allées. Selemnôr, selon la volonté de Iouditta, racontait le puits, et le seuil, et le jardin, et le toit.